Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Six mois. . . . . 1 fr. 25

Un an. 2 50

Pour la province et l'étranger :

Six mois. . . . . 2 fr. 50 c.

Un an. 5

Annonces et Insertions : 50 centimes la ligne.

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques, adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 25. — 1er juillet 1850.

Nous prévenons nos abonnés que le journal La Pologne *cesse provisoirement sa publication hebdomadaire. Pour toute la durée du semestre qui commence aujourd'hui, 1er juillet 1850 jusqu'au 1er janvier 1851, il ne paraîtra plus que le 1er et le 15 de chaque mois. En conséquence, tant que le journal n'aura pas recommencé à paraître chaque dimanche, tout abonnement pris pour trois mois vaudra pour six; tout abonnement d'un an vaudra pour deux ans.*

A nos lecteurs.

Le provisoire accablant où se trouve en ce moment l'Europe entière, la triste situation des pays slaves, la totale disette d'événements encourageants, nous ont déterminé à réserver nos ressources pour un temps plus heureux, et à restreindre provisoirement notre publication, en ne la faisant plus paraître que deux fois par mois. Cette résolution, qui n'est qu'une mesure de prudence purement administrative, destinée à sauvegarder l'avenir de notre entreprise, n'en changera en rien le caractère ni les tendances. Elle restera invariablement ce qu'elle a toujours été.

Plus que jamais, au temps où nous sommes, on doit sentir le besoin de placer ses principes dans une région si élevée qu'aucune révolution ni contre-révolution ne puisse les atteindre. Nous espérons qu'amis ou ennemis nous rendront cette justice, que nous sommes depuis longtemps arrivés au point de repos où les variations ne sont plus possibles. Tels la révolution de 1848 nous a trouvés, tels elle nous laissera, et tels nous laisseront ses héritières.

En attendant, l'époque européenne du slavisme approche de plus en plus. Il dépend encore de la prévoyance des gouvernements que cette époque soit pour le monde actuel une rénovation ou une destruction. Nous avons, nous, l'espérance que l'ère des Slaves en Europe sera pour tous une ère de salut. Prophètes de cette ère future, si nous avons le sort des prophètes, nous devons en avoir aussi toute la persévérance. Il faut que les prophètes soient martyrs. C'est ainsi seulement que le monde du passé peut pardonner au monde à venir d'avoir raison contre lui.

Situation du slavisme.

Toutes les belles espérances que 1848 avait fait éclore sont désormais ajournées pour l'Orient slave, non moins que pour l'Occident latin. L'antique *statu quo* revient peser sur le monde d'un poids plus lourd que jamais; car c'est dans la Russie même que ce système s'est incarné. Nicolas s'oppose à tout remaniement des grands états, surtout des états orientaux de l'Europe. Là en effet se trouvent les Slaves; et l'autocratie sent qu'il n'y a pas pour sa puissance de plus grand ennemi que le slavisme.

Nicolas veut donc voir le slavisme partout opprimé. C'est pourquoi il a rétabli l'Autriche, non pas, comme beaucoup l'avaient cru, pour, mais contre les Slaves. Et maintenant ce qu'il demande à l'Autriche, ce n'est pas de gouverner d'après tel ou tel système, c'est de faire simplement de l'arbitraire. Ses conseils, ou plutôt ses injonctions au prince Schwarzenberg à Varsovie attaquent à la fois la centralisation et le fédéralisme ou l'égalité politique entre toutes les les nationalités. En un mot, on demande à Pétersbourg que l'Autriche reste sans lois fixes, que le sol moral de cet empire devienne comme un sable mouvant, et qu'il arrive, de même et mieux encore que la Turquie, à se dissoudre par ses propres fautes, par sa propre impuissance à se régénérer. Tel est le plan de la Russie.

Or, personne ne niera que jusqu'à présent la Russie n'ait merveilleusement réussi dans son plan. Qu'est-ce en effet que l'Autriche actuelle? Une monarchie officiellement constitutionnelle, où les trois quarts de la population endurent toutes les brutalités d'un état de siége que rien ne motive, puisqu'il y a déjà plus de sept mois que les derniers débris de l'insurrection sont étouffés. En théorie, la diète de l'empire doit se réunir tous les ans ; en pratique, voilà 15 mois que la dernière diète a été dissoute, et on n'aperçoit pas encore les moindres préparatifs de convocation. Jusqu'à présent la nouvelle loi électorale n'est pas même promulguée. En théorie, on a la procédure orale et le jury ; en pratique, les tribunaux des cours martiales jugent à huis clos, et secrètement. En théorie, le ministre de la justice s'exprime avec éclat contre toute arrestation d'hommes simplement suspects ; en pratique, les arrestations préventives les plus arbitraires peuplent de victimes les cachots de Léopol et de Cracovie, et l'on garde sans jugement depuis onze mois, dans le Hradchin de Prague, près de cent jeunes Bohêmes, accusés uniquement d'avoir fait partie de la société appelée *Markomania*, quoique aucune action contraire aux lois ne puisse leur être imputée.

En principe, les ministres proclament une centralisation absolue ; en fait, ils décentralisent de la manière la plus machiavélique, en créant partout des limites internationales fictives et fausses. Ainsi, en Hongrie, ils remettent tant qu'ils peuvent les Slaves sous le joug maghyar. Dans l'Illyrie maritime, ce sont des fonctionnaires italiens qu'on impose aux populations slaves. La *Voïevodie* est déjà presque dissoute par l'astucieux mélange de races qu'on y a opéré. Dans la Croatie et la Slavonie, le conseil banal perd une à une toutes ses prérogatives. Il vient d'être dépouillé de tout contrôle sur la perception des impôts. Un commissaire autrichien, M. Kappel, qui ne comprend pas un mot de slave, vient d'être chargé de ce contrôle dans les deux royaumes croato-slavonien, où il est occupé en ce moment à remplacer par des Allemands tous les employés fiscaux indigènes.

Les Maghyars surtout sont l'objet de mille faveurs. Contre ses amis l'Autriche relève ses ennemis. Il en résulte que les Slaves, si indignement sacrifiés aux autres nationalités, enlèvent de plus en plus leur concours à un gouvernement insensé à force d'être ingrat. Privé de son principal appui au dedans, le cabinet de Vienne est sans force au dehors. Aussi le tsar prend-il à son égard un langage chaque jour plus impérieux. Au nord, il embrasse le parti de la Prusse, et denie à l'Autriche le droit de s'imposer dans son intégralité à la Confédération germanique, en y faisant entrer ses provinces non allemandes. Au sud, la Russie rêve d'arracher à l'Autriche affaiblie une série de positions maritimes, dont le golfe de Cataro devra former le premier anneau. On sait que ce magnifique golfe, la ville de Cataro exceptée, avait jusqu'en 1814 appartenu aux Montenegrins, qui en furent alors dépouillés par l'Autriche, et qui depuis ont souvent, mais en vain, réclamé leur héritage. Il s'agirait maintenant d'opérer cette restitution aux mains du protégé de la Russie, du Vladika du Montenegro ; et ce dernier ferait ensuite hommage du beau golfe à son haut protecteur, qui s'en servirait comme d'un lieu de station maritime pour sa flotte. Que cette négociation réussisse, et au bout de quelques années Cataro sera devenu pour la Méditerranée un Corfou moscovite ; et un Corfou d'autant plus imprenable qu'il s'appuyera de toutes parts sur des populations alliées aux Russes par le langage et la religion.

La propagande religieuse du tsar marche du même pas avec sa propagande politique. Sous le nom d'*orthodoxie* (*pravoslavie*), cette propagande prétend avoir seule sauvé l'Europe entière de la révolution ; et à ce titre elle se dit seule capable d'y achever la restauration sociale. Aussi n'épargne-t-elle aucun effort pour amener tous ses coreligionnaires d'Autriche et de Turquie à un *concile universel* d'évêques orthodoxes (*pravoslavni*), appelé à reconstituer la chrétienté sur de nouvelles bases. Comme préparation à ce concile, la Russie rebâtit avec son argent la plupart des églises serbes d'Autriche, détruites durant la dernière guerre : et tous les ornements nouveaux pour ces églises viennent de Moscou. La même munificence s'étend à tous les Slaves de Turquie. Elle embrasse jusqu'aux Grecs d'Athènes, et jusqu'à ceux des îles Ioniennes. Aussi l'idée du grand concile orthodoxe fait-elle des progrès immenses.

Pendant que l'*orthodoxie* russe approche en conquérante, le catholicisme chez les Slaves, et surtout chez ceux d'Autriche, s'affaiblit par les mesures même qu'on imagine pour le ranimer. L'intolérance de ces mesures détermine en Autriche des apostasies sans nombre. Les uns passent au protestantisme ; les autres, et c'est la plus grande partie, se rendent au schisme russe.

La Pologne, malgré toute l'opiniâtreté qui signale son patriotisme, ne se trouve pas dans une situation morale meilleure que le reste de la Slavie. En Prusse, les Polonais, étouffés par le germanisme, sont réduits à voir dans les Russes leurs vengeurs. En Galicie, les souvenirs de 1846, ravivés par ceux de 1849, laissent peser sur les âmes une impression de lassitude et de défiance qui s'étend à toutes choses. Les réfugiés seuls gardent dans les quatre parties du monde où la persécution les a dispersés, un patriotisme à toute épreuve. Mais que peuvent-ils seuls contre l'universelle apathie? — Telle est la situation lugubre du slavisme : situation effrayante et pour l'Europe et pour les Slaves, destinés ainsi à devenir malgré eux les instruments de la vengeance divine contre un monde dégénéré.

Les écoles polonaises en France.

Naguère encore plus nombreuse et plus puissante qu'aucune autre émigration nationale des temps modernes, l'émigration polonaise est maintenant pour ainsi dire à la veille de disparaître du sol français. Mais du moins y laisse-t-elle des traces glorieuses dans les établissements qu'elle a fondés, et qui lui survivront, on l'espère, conservés avec

un religieux respect, comme des monuments de la plus touchante fraternité qui ait jamais existé entre deux grandes nations.

C'est d'ailleurs à Paris que tous les peuples opprimés par des conquérants ou par la barbarie, viennent chercher les lumières et l'esprit émancipateur. C'est à Paris qu'ils envoient leurs enfants s'instruire dans les sciences et les arts qui rendent les hommes libres. N'a-t-on pas à Paris l'Institut irlandais, le collége arménien, l'institution turque du sultan actuel, et l'institution égyptienne? De même aussi, nous n'en doutons pas, les Slaves opprimés viendront bientôt fonder aux mêmes lieux des maisons de refuge pour leurs proscrits et des foyers d'étude pour leur jeunesse. L'émigration polonaise leur aura frayé une large route pour cette œuvre, comme pour tant d'autres.

L'exil de cette émigration se prolonge depuis tant d'années, que de son sein est sortie toute une génération nouvelle, arrivée maintenant presque à l'âge d'homme. Pour élever ces enfants de l'exil il a fallu créer des institutions de tout genre, et notamment des écoles. L'initiative de cette féconde pensée a été due au prince Adam Czartoryski, qui dès 1832, organisa une société de secours pour subvenir aux frais d'éducation des enfants déjà nés avant 1830, et emmenés par leurs parents sur la terre étrangère. Cette société, avec les fonds qu'elle parvint à réaliser, éleva deux écoles, à Orléans et à Nancy, dont l'une a duré cinq ans et l'autre dix. Plus de soixante enfants recevaient chaque année dans ces deux écoles l'instruction polonaise élémentaire. Enfin toutes les ressources morcelées des patriotes polonais se concentrèrent dans un seul foyer d'action. Une nouvelle société, dite de l'*Éducation nationale*, se forma en 1841 sous la présidence du général Dvernicki. Le résultat de ses efforts fut la création aux Batignolles d'une grande école, véritable collége polonais, qui, indépendamment des ressources qui lui sont propres, reçoit du gouvernement français une subvention annuelle considérable, et ne compte pas moins de 170 élèves, presque tous enfants de l'émigration.

Cette institution a pour complément indispensable un autre établissement qui aurait pu devenir une sorte d'école polytechnique polonaise, mais qui malheureusement n'a pas encore atteint le degré de développement auquel avait droit de s'attendre le prince Adam Czartoryski, son fondateur. Cette école dite *préparatoire*, aujourd'hui transférée de la rue de Chaillot au n° 33 de la rue Neuve-Ste-Geneviève, fut commencée à l'aide d'un legs remis par le voïevode Vodzynski aux mains du prince Adam, qui l'a notablement augmenté par d'autres dotations patriotiques, et lui a même procuré l'appui efficace du gouvernement français.

L'école préparatoire a pour but de préparer les élèves d'un âge déjà avancé à entrer dans les écoles spéciales, à se faire recevoir bacheliers ès-lettres ou ès-sciences, ou bien à prendre immédiatement du service comme arpenteurs, piqueurs, géomètres, architectes, conducteurs des ponts et chaussées, etc. L'école, placée sous le patronage direct du prince Adam, a deux directeurs, MM. Zaviersk i et Bukaty. Le premier, ancien major, veille à la discipline, à la tenue et aux besoins matériels des élèves; le second, savant distingué, surveille l'ensemble de l'enseignement. On n'est reçu dans cette institution qu'après un examen passé par devant un conseil d'inspecteurs, qui décide de la capacité des candidats. Les fils d'émigré, reçus à ce concours, sont logés à l'école, et instruits gratuitement, de même que les élèves externes, qui viennent y suivre les cours. Des fils de Polonais riches des diverses provinces de Pologne, sont également admis, moyennant une pension de 800 fr. par an. On doit regretter que cette école, qui remplit pour l'émigration une si sensible lacune, après avoir compté soixante élèves, se voie aujourd'hui réduite à vingt-quatre. Par surcroît d'infortune, le gouvernement français vient de déclarer incertaine pour l'avenir la subvention annuelle qu'il fournissait. Cette école est donc menacée de périr, s'il ne lui arrive pas de prompts secours de la part des hommes puissants, auxquels la Pologne est restée chère.

Aux deux écoles qu'on vient de mentionner, fondées exclusivement pour les enfants mâles, il faut en joindre deux autres consacrées à l'éducation des jeunes filles. Toutes les deux doivent leur origine à la providence des refugiés polonais, à la princesse Czartoryska. C'est dans son propre hôtel et à ses frais, qu'elle a fondé en 1845 la principale de ces deux écoles, destinée à former des gouvernantes pour les riches maisons de Pologne et des autres pays slaves. Cette école, où se donne le plus complet et le plus haut enseignement auquel les femmes puissent atteindre, est actuellement dans un état florissant: aussi reçoit-elle du gouvernement une subvention annuelle proportionnée à son importance. Restreintes à dessein au chiffre de 35, et choisies avec un soin extrême, ses élèves brillent aux examens publics; et plusieurs d'entr'elles ont déjà rendu aux familles polonaises où elles sont entrées, des services incontestés.

Le même bienfaisant génie qu'on retrouve partout où il y a pour l'émigration des souffrances à soulager, a fondé encore en 1846 l'école de Saint-Casimir, où des sœurs de charité polonaises, rue d'Ivry, n° 1, pour recueillir les plus pauvres orphelines polonaises, qui y sont élevées au nombre de 40. Ces sœurs reçoivent du gouvernement une subvention annuelle de quatre mille francs qu'elles mériteraient certes bien de voir augmenter. Absorbée par d'autres soins, la fondatrice de cette œuvre si utile a été réduite à en transférer le patronage à un conseil de dames françaises, sous la présidence de la princesse de Narbonne, dont le zèle résiste à toutes les épreuves.

En résumé, on compte jusqu'à 300 enfants, nés la plupart de pères polonais et de mères françaises, qui reçoivent dans les établissements qu'on vient de mentionner, une éducation à la fois française et polonaise. Ceux qui ont la faiblesse de trouver énormes les 40 à 50 mille francs dépensés chaque année par notre gouvernement pour obtenir un pareil résultat, ne réfléchissent pas que les jeunes gens élevés ainsi, et assurés contre la misère par les ressources que

leur procure l'éducation, n'ont plus besoin d'aucun subside. Élevés aux frais de la France, ils en conservent tant qu' ls vivent le souvenir reconnaissant. Ils deviennent comme autant de liens vivants et sympathiques entre les deux nations; et toute leur influence dans leurs deux patries est employée à rendre de nouveau possible et indispensable l'alliance momentanément détruite.

Archéologie slave.

MONUMENTS DE L'OUKRAINE, PAR MICHEL GRABOVSKI.

Dans l'antique et célèbre capitale d'un des plus anciens peuples slaves, à Kiiov, vient de paraître un ouvrage remarquable de M. Michel Grabovski, intitulé : *L'Oukraine ancienne et moderne* (*a*), où l'on trouve les vues les plus vastes et les plus hardies sur l'origine, les vicissitudes et les diverses phases de l'existence de la race slave Le tome 1er de cet ouvrage contient l'appréciation critique des nombreux monuments funéraires (*mogily*), espèces de montagnes artificielles, dont les primitifs habitants de ces contrées aimaient à marquer leur passage sur la terre. Les Scythes (Σκυθαι) d'Hérodote, descendants autochtones des races diluviennes, laissèrent sur toute la surface de la Slavie orientale des milliers de pareils monuments qui, explorés dans leur intérieur, appréciés et décrits avec sagacité, peuvent jeter sur l'histoire des races humaines une nouvelle et vive lumière.

On ne sait pas assez quelle inépuisable source de vérités nouvelles, de découvertes historiques en tout genre, renferme l'étude étymologique des langues primitives, éclairée par le rapprochement et l'investigation des monuments qui ont su résister à la force destructive des siècles. Mais pour que cette étude des étymologies soit féconde, systématique et universelle, pour que ces monuments deviennent la base de démonstrations historiques, il faut que les peuples auxquels ils appartiennent soient des peuples autochtones, dont l'existence sur la terre se déroule naturellement, sans interruption, comme un grand fleuve qui suit sa pente. Tels sont précisément les peuples slaves : aussi, toutes les découvertes ethnographiques d'une grande portée, qui ont été faites dans ce siècle, appartiennent-elles la plupart aux savants slaves ; et l'érudition célèbre des Allemands se trouve vaincue incontestablement sous ce rapport.

Le christianisme, malgré sa morale divine, malgré l'immortalité qu'il garantit à l'homme, nous a fait éprouver des pertes irréparables au point de vue de l'histoire, en détruisant toutes les traditions antiques, tous les mystères des religions primitives, et en renversant les monuments auxquels serattachaient les origines des peuples. Les langues seules résistèrent, reléguées au fond des huttes agrestes, à l'abri des forêts et des déserts. Là se cachèrent également quelques débris de temples et de sépultures de héros inconnus, que la science curieuse vient aujourd'hui débarrasser des broussailles qui les recouvraient depuis tant de siècles.

C'est à ces témoins ignorés que l'esprit humain dans ses progrès vient demander aujourd'hui la solution des plus grands problèmes historiques. Éclairer ces problèmes paraît être surtout la tâche des savants slaves, parmi lesquels nous nous faisons un devoir de distinguer M. Michel Grabovski.

A. B—y.

(*a*) Ukraina dawna i teraznicjsza, p rzez Michala Grabowskiego. Tom pierwszy. O zabytkach najglebszej starozytnosci; z 18 tablicami. Kijow, 1850, petit in-4°.

NOUVELLES.

Russie, Pologne, Turquie.

Il est de nouveau et plus que jamais question dans les cercles diplomatiques autrichiens de céder la Galicie et ses annexes à l'empereur de Russie, qui garantirait en retour à l'Autriche la possession incontestée de la riche et florissante Toscane.

— Les deux principaux journaux polonais de la Poznanie, la *Gazeta polska* et le *Dziennik* cessent de paraître, par suite des nouvelles lois de presse prussiennes, qui, en dépit de la constitution librement jurée par le roi, exigent le cautionnement et transforment chaque maître de poste en censeur, autorisé à prendre ou à refuser les journaux dont l'expédition lui est confiée. — Un nouveau journal quotidien, le *Courrier polonais* (*Goniec polski*), sous la direction de M. Bentkovski, succède à ces deux champions terrassés. Puisse-t-il continuer avec la même énergie et plus de succès la lutte patriotique !

— Une fermentation inquiétante règne dans le conseil du sultan, plus que jamais tiraillé et indécis entre l'influence russe et l'influence britannique. Les Polonais sont le thème habituel où ces influences se disputent. Le sultan, toujours enthousiaste ami des malheureux, soutient tant qu'il peut les réfugiés. Mais Fuat-Efendi tient en échec toutes ses bonnes intentions.

— Le général Aupick et sir Canning sont en hostilité ouverte. Il paraît que la France ne prétend former aucune opposition à la prise de possession de plus en plus imminente du golfe de Cataro par la flotte russe. La légation française compterait-elle dans ce cas sur un dédommagement religieux ? On la dit à la veille d'entreprendre contre la Porte une campagne diplomatique, dans le but d'obtenir la restitution au clergé latin du saint sépulcre et des principaux lieux saints de Jérusalem, tombés depuis quelque temps aux mains des *orthodoxes*. Il ne serait pas impossible que l'astucieuse Russie favorisât cette restitution, qui aura pour effet de rendre encore plus impopulaire parmi tous les chrétiens orientaux la diplomatie française.

Cyprien ROBERT.

Montmartre; — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.